

LES MAGES

¹Jésus étant né à Bethléhem de Judée, au temps du roi Hérode, des Mages d'Orient arrivèrent à Jérusalem, ²et dirent : « Où est le roi des Juifs qui est né ? Car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer. »

³Le roi Hérode, l'ayant appris, fut troublé et tout Jérusalem avec lui.

⁴Et, ayant rassemblé tous les principaux sacrificateurs et les scribes du peuple, il s'informa d'eux où le Christ devait naître. Et ils lui dirent :

⁵« C'est à Bethléhem de Judée ; car c'est ainsi que l'a écrit le prophète : ⁶Et toi, Bethléhem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre entre les principales villes de Juda, car c'est de toi que sortira le conducteur qui paîtra Israël mon peuple. »

⁷Alors Hérode, ayant appelé en secret les Mages, s'informa d'eux exactement du temps où ils avaient vu l'étoile. ⁸Puis il les envoya à Bethléhem en disant : « Allez, et informez-vous exactement de ce petit enfant et, quand vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'y aille aussi et que je l'adore. »

⁹Eux donc, ayant ouï le roi, s'en allèrent. Et voici, l'étoile qu'ils avaient vue en Orient allait devant eux, jusqu'à ce que, parvenue au-dessus du lieu où était le petit enfant, elle s'arrêta. ¹⁰Et, quand ils virent l'étoile, ils eurent une fort grande joie.

¹¹Et, étant entrés dans la maison, ils trouvèrent le petit enfant avec Marie sa mère ; et, se prosternant, ils l'adorèrent ; et, après avoir ouvert leurs trésors, ils lui présentèrent des dons : de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

¹²Et, ayant été divinement avertis par un songe de ne pas retourner vers Hérode, ils se retirèrent en leur pays par un autre chemin.

(MATTHIEU, ch. II, v. 1 à 12.)

COMMENTAIRES

Les liturgies syrienne et arménienne prétendent qu'il y eut douze mages ; la liturgie catholique n'en nomme que trois : Melchior, de la race de Sem, roi d'Arabie ou d'Iran ; Gaspar, de la race de Cham, roi de Saba ou d'Éthiopie ; Balthazar, de la race de Japhet, roi de Tharsis (Ceylan).

Dans l'Ancien Testament, les Mages sont préfigurés par Abel, Seth et Énos, puis par Sem, Cham et Japhet, enfin par Abraham, Isaac et Jacob. Saint Jean Chrysostome rapporte que, plus tard, ils furent baptisés par saint Thomas. Cet apôtre alla prêcher aux Indes, patrie des sciences secrètes ; la résurrection lui parut impossible parce qu'il possédait certaines connaissances de physiologie occulte ; et il dut, pour se convaincre, toucher du doigt la plaie du côté, la cinquième porte du Verbe.

On s'est donné beaucoup de peine pour identifier l'étoile des Mages. Les uns prétendent que c'est la comète observée par les Chinois en 748 durant soixante-dix jours. Képler, Ideler, Schubert et Pfaffe prétendent qu'elle fut formée par la conjonction extraordinaire de Saturne, de Jupiter, de Mars, de Vénus et de Mercure, en l'an de Rome 747 ou 748. D'autres l'assimilent à l'étoile des Rose-Croix parue dans le Serpentaire, en 1604, en même temps qu'une conjonction de Saturne et de Mars. D'autres enfin y voient la comète de Halley. Ce qu'il y a de certain, c'est que tout l'Orient, averti par ses oracles, attendait quelque chose (*cf.* Tacite et Suétone).

En somme, on ne sait rien de précis sur ces rois mystérieux ni sur leur guide stellaire. Leur incognito les auréole. Mais la vraie leçon qu'ils nous donnent, c'est, comme nous le disions tout à l'heure, que ces savants, appelés par une étoile, parce qu'astrologues, ont eu le double mérite de venir de loin, et de ne s'être pas laissé aveugler par leur savoir, alors que les Juifs, tout proches, n'ont pas pris la peine de se déranger, et que

les docteurs de la synagogue n'ont pas voulu se rendre à l'évidence des textes messianiques.

*

Les scribes indiquent à Hérode, d'après les prophéties, que Bethléem est la ville natale du Messie. Tout ce qui doit se produire sur terre existe déjà, dans l'invisible, en effet, depuis le commencement du monde. Certains hommes peuvent exceptionnellement jeter un coup d'œil sur le champ clos où sont rassemblées les formes essentielles des événements terrestres. En certains cas, leur cerveau, dynamisé dans ce but par certains génies, enregistre un processus mental pour traduire en langage terrestre le spectacle mystérieux où leur esprit fut amené. Dans les prophéties, les lieux sont presque toujours précisés, mais non les dates. Il y a plusieurs motifs à cette apparente anomalie. La prophétie d'abord ne doit être qu'un signe de reconnaissance aux témoins de l'événement qu'elle vise ; signe lisible pour ceux déjà capables de faire leur devoir en face de cet événement ; signe illisible pour les autres.

Les types invisibles des événements, les clichés, suivent des chemins, dans l'Au-Delà. Or, les chemins sont immuables, mais les voyageurs marchent plus ou moins vite. La route invisible correspond avec les lieux terrestres ; l'état du cliché détermine le moment de sa réalisation ; or, les clichés sont modifiables dans toutes leurs propriétés. Il faut nous contenter de cette analogie simpliste. Pour une explication plus complète, il serait nécessaire de connaître l'essence du Temps et de l'Espace ; mais nous ne sommes pas encore assez sages pour endosser les responsabilités dont nous chargeraiement de telles notions. Rien n'est fatal ; une minute avant qu'une chose soit, le Ciel peut la changer. Et, cependant, il est tels desseins providentiels que le Père n'a pas modifiés depuis le commencement du monde.

Ainsi la divination est vaine, parce qu'elle est humaine, impatiente, bornée dans ses vues, intime dans ses moyens. Mais Dieu, quand Il le juge bon, fait parler les prophètes, pour nous verser de l'espoir, pour jeter le germe d'une création nouvelle, pour donner le branle à certaines créatures. Demeurons donc dans la patience, la confiance et la présence d'esprit.

*

À propos des présents que les Mages déposent aux pieds de l'Enfant, cherchons l'origine invisible de l'idée de présent. Dans la création, l'inférieur reçoit toujours du supérieur, automatiquement. Dans l'incrée, tous se donnent perpétuellement à tous. Le disciple du Christ doit donc retourner à son Maître le fruit de ses travaux ; mais, comme les créatures en ont aussi besoin, l'offrande au Seigneur réside toute dans l'intention.

Ce que les Mages apportent n'est donc que le signe de leurs offrandes réelles et de leurs sentiments. Ils présentent des choses précieuses. Les Bergers n'apportent rien, que leurs cœurs. Il y a, en effet, au point de vue des relations entre nous et Dieu, deux classes d'hommes ; ceux qui se disent des centres et qui ont conscience de leur valeur ; ceux qui ne se croient rien par eux-mêmes.

Les premiers n'offrent tout au plus qu'une partie du produit de leur travail ; ils se gardent en tout cas eux-mêmes. Les seconds ne pensent point à retenir un bénéfice de leurs fatigues ; ils ne s'appartiennent plus ; ils ont accompli l'acte suprême de la liberté humaine : se rendre esclaves de Dieu ; et, parce que Dieu est le Libre parfait, dans cet esclavage ces serviteurs retrouvent une liberté infinie.

*

Je vous invite à vous remettre devant les yeux de temps à autre ce tableau de la Nativité ; vous goûterez mieux les leçons vigoureuses qu'il contient. Tous les extrêmes semblent s'y être donné rendez-vous ; la toute-puissance avec le plus grand dénuement ; l'incognito actuel avec la gloire universelle future ; les anges avec les étoiles ; les rois avec les bergers ; le mystère le plus incompréhensible avec l'incident le plus banal.

Noël est la fête entre toutes la plus mal célébrée. Qu'est-elle, pour les meilleurs, autre chose qu'une joie d'égoïsme ? Égoïsme spirituel, certainement, mais égoïsme quand même. Que quelques

chrétiens au moins se souviennent combien ce jour fut triste pour le petit Enfant aux graves regards ; Il revoyait tout ce qu'Il avait subi et Il prévoyait tout ce qui Lui restait à subir. Que cette idée nous incite, pendant les Noël's que Dieu nous réserve encore, au lieu de nous réjouir, à alléger le fardeau qui, dès Sa première heure, écrasa les épaules délicates du Nouveau-Né de Bethléem.

SÉDIR, *L'enfance du Christ*, 1905.

Lorsque l'Esprit du Christ habite en nous, lorsque nous avons accepté de Le suivre et de porter notre croix, nous voyons apparaître en nous l'étoile brillante, la lumière intérieure qui nous conduira.

Les Mages étaient, dans l'antiquité, les savants ; ils représentent ici la science humaine qui doit s'incliner devant l'Esprit qui donne la science cachée, la science céleste.

L'or, que l'un d'eux apporte en présent, le métal noble, est le symbole de la Royauté ; l'encens, dont le parfum s'élève sous l'action du feu, représente la prière qui s'élève à Dieu par le feu de l'amour ; enfin la myrrhe, le baume qui purifie, figure la purification de l'âme par la souffrance et le sacrifice.

Cette triple offrande signifie que nos rois : notre volonté propre, notre vaine science, notre égoïsme, qui nous gouvernaient jusque-là, doivent abdiquer devant le Christ, devant l'Enfant-Dieu qui va gouverner notre cœur.

Les Bergers, à côté des Mages, représentent les simples, ceux qui n'ont pas perdus la simplicité de l'enfance, leur cœur n'est pas étouffé par un cerveau hypertrophié et ils savent conduire leur troupeau, les facultés de l'âme.

Remarquons que les Bergers ne sont pas guidés par une étoile mais avertis directement par des envoyés du Ciel, du Royaume de l'Esprit ; ces simples qui vivent au sein de la nature étaient près de la crèche et n'ont eu que quelques pas à faire pour trouver le Christ, alors que les « savants » ont eu à parcourir, en suivant l'Étoile, la longue route que doit suivre le cérébral, pour reconquérir la simplicité.

Est-ce à dire que ne nous ne devons tenir aucun compte de l'intelligence ? Certainement non, elle est un don de Dieu comme toutes nos facultés, nous devons la cultiver et l'utiliser, mais ne pas en faire un dieu et en tirer orgueil.

O. SPOREYS, *La théognose*, 1948.

Autrefois, les hommes pouvaient acquérir de la puissance en développant certaines facultés psychiques ; mais, depuis la venue du Christ, tout cela est rentré dans l'ombre.

Les Mages ont reconnu leur Maître en la personne du Christ. À sa naissance, ils ont vu briller son étoile et leur science a été confondue, ils ont vu se produire des troubles dans le système solaire, et, poursuivant leurs études astronomiques, ils ont reconnu la venue de Dieu et sont allés à sa recherche. Ils étaient de races et de pays différents. Au berceau de l'Enfant Dieu, ils représentèrent trois races, et la quatrième le fut par les bergers, qui n'étaient pas des ignorants comme on a pu le supposer.

Les Mages ont déposé leur volonté et leurs puissances aux pieds du Christ qu'ils avaient reconnu, bien qu'étant dans une étable. « Pendant ce temps, le commun des mortels continuait à manger et à boire. »

Ces mages et ces bergers nous ont montré par cet acte de soumission que nous ne devons plus rechercher la puissance dans les forces de la nature, mais seulement devenir des réceptacles de la grâce du Père. C'est là la patience des enfants de la volonté de Dieu, de ceux qui ne vivent pas selon la volonté de la chair, mais selon celle de l'Esprit.

L'étude de la magie, des sciences occultes, etc., sont des aliments pour l'orgueil, parce que l'homme arrive à se croire un Maître et, faisant selon sa volonté (car il y est terriblement tenté), il lutte bien souvent contre les lois du Père. Ne vous laissez pas prendre par les forces psychiques, hypnotisme, magie, etc., car je ne sais comment vous ferez pour vous en débarrasser.

Jules RAVIER, *Œuvres spirituelles*, 1920.

JÉSUS naît dans *Bethléem*, qui est le Centre, ou le fond, de l'âme anéantie. C'est une ville de Juda, et la plus petite de cette Tribu : ce qui nous apprend deux choses, l'une que l'âme en laquelle Jésus-Christ vient naître doit être de Juda, c'est-à-dire, pleine de la force de Dieu ; et l'autre, que c'est dans les plus petites de toutes ces âmes qu'il se produit plus volontiers et qu'il aime à naître. Mais quand vient-il naître en elles ? Dans le temps de la plus forte persécution, sous le Règne d'*Hérode*, lorsqu'elles sont plus tourmentées, plus décriées, plus anéanties, et plus cruellement poursuivies. Lorsque Jésus-Christ naît dans une âme, et qu'elle tâche de le porter dans tous les cœurs, il s'élève toujours quelque Hérode qui tâche de détruire l'empire de Jésus-Christ dès sa naissance. Mais, dans ce même temps, des Rois viennent de loin s'assujettir à ce Roi inconnu *nouvellement né*. Ils *viennent d'Orient à Jérusalem* : ce qui marque le chemin que fait l'âme éclairée de la lumière de la foi, qu'elle suit et qui l'accompagne toujours depuis son retour à Dieu par sa conversion jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à Jésus-Christ lui-même par sa transformation.

Ces âmes donc qui sentent déjà l'Empire de Jésus-Christ s'informent : *Où est ce Roi des Juifs qui vient de naître pour nous ? Nous avons vu son étoile*, disent-elles, dès le commencement de notre conversion. Cette étoile n'est autre chose qu'un sentiment profond par lequel Dieu touche l'âme dès le commencement de sa conversion, et qui lui donne une forte impatience d'arriver à sa fin. Cette étoile, ou cette foi, a un attrait violent qui entraîne insensiblement l'âme, et ne la laisse pas un moment qu'il ne la conduise à Jésus-Christ, et ne la fasse courir à lui de toutes ses forces, lui faisant outrepasser tous les lieux, tous les dons et tous les moyens, pour ne se reposer qu'en lui seul.

Et nous sommes venus, dirent ces Mages, *l'adorer* à la faveur de la foi, et l'adorer en esprit et en vérité. Si Abraham, Isaac et Jacob ont été comme les trois Mages de l'ancienne loi, par qui la véritable foi fut apportée au Monde, l'on peut dire que les trois Mages ont été les Patriarches de la nouvelle, et les premiers qui aient suivi la voie de la foi, de la mort mystique ou du sacrifice pur, et de l'abandon parfait. Et comme toutes les promesses furent faites à Abraham pour les Juifs en vue de Jésus-Christ, c'est aussi à ces Mages que furent faites les promesses en faveur des gentils par Jésus-Christ, qui venait apporter leur salut. Les premières âmes de foi depuis la naissance de Jésus-Christ, vrai berceau de la nouvelle loi, furent ces trois Mages : il ne se passe rien de fort extraordinaire pour eux : le seul miracle qui se fit fut de faire lever sur eux cette étoile de la foi, qui était le Symbole de Jésus-Christ, qui se levait pour apporter la foi au monde.

Que si l'on veut dire que les Pasteurs furent aussi des âmes d'une grande foi, puisqu'ils furent les premiers adorateurs de Jésus-Christ, il est aisé de répondre qu'il s'en faut beaucoup que leur foi ait été aussi admirable que celle des Mages. Les Pasteurs étaient Juifs, croyant le seul et vrai Dieu : ils attendaient le Messie, qui leur avait été promis : ils virent des Anges en grand nombre, et les entendirent publier les grandeurs du Roi nouveau-né : ils furent exhortés par ces esprits bienheureux d'aller adorer leur Sauveur : le lieu de sa naissance était proche, et ils n'avaient à risquer que très-peu de chose. Mais les Mages étaient païens, plongés dans les ténèbres de l'Idolâtrie, dans l'ignorance de Dieu et du Sauveur qu'il devait envoyer : ils ne virent qu'une étoile muette : ils étaient dans des pays fort éloignés de Bethléem : ils n'exposèrent rien moins que leurs états et leur vie pour venir adorer un enfant-Dieu ; et ils renoncèrent à des royaumes pour se rendre ses esclaves : à peine se trouvera-t-il une foi qui puisse être comparée à celle qu'ils font paraître, et nulle autre ne s'est plus signalée dans sa promptitude, dans son étendue, dans son obscurité et dans sa confiance, qui sont les perfections d'une grande foi.

Il fallait que la foi de ces saints Rois fût bien forte. Cette étoile paraissait au ciel : tous la pouvaient suivre ; et cependant il n'y eut qu'eux qui la suivirent. La foi les fait partir de leur pays : l'abandon les conduit et les porte contre toute raison humaine à quitter leurs Royaumes, s'exposer à un long chemin, et aller chercher un enfant dans une terre étrangère et inconnue ; le sacrifice pur les porte à quitter leur empire pour se venir soumettre à un nouveau Roi : *Nous venons*, dirent-ils, *pour l'adorer*, parce que nous voulons lui rendre un double culte, l'extérieur et l'intérieur. L'Extérieur nous engage à nous dépouiller de notre

propre empire et du pouvoir que nous avons sur nous-mêmes, et de tout droit d'agir ; afin qu'il règne et agisse en nous et sur nous. L'Intérieur est l'adoration qui nous porte à nous anéantir devant lui en foi, en abandon, et en sacrifice. Ô admirable foi de ces Mages !

Le Roi Hérode, l'ayant su, en fut troublé, et toute la ville de Jérusalem avec lui. Et ayant fait assembler tous les princes des Prêtres, et les Scribes du peuple, il s'enquit d'eux où devait naître le Christ ? Ils lui répondirent que c'était en Bethléem de Juda, selon ce qui a été écrit par le Prophète, etc.

Dès que l'on sait que *Jésus est né* dans une âme, ce qui s'apprend bientôt par le concours de ceux qu'il attire à lui par son organe, l'on en est *troublé* : à cause que les personnes de quelque puissance dans la vie de la nature craignent ce Règne de Jésus-Christ, qui détruit l'empire d'Adam et la propriété, que chacun tâche de conserver. Et c'est une chose étrange que, quoique les Docteurs et les savants du peuple fussent *où Jésus-Christ devait naître*, cependant il n'y en eut aucun qui l'allât chercher. C'est l'ordinaire : tout le monde sait que Jésus-Christ naît et se produit dans les âmes anéanties, et nul ne veut le chercher par la voie de l'anéantissement. Mais surtout *les Docteurs* et les personnes d'autorité et de science savent bien *où JÉSUS-CHRIST doit naître* ; ils l'enseignent même aux autres ; et néanmoins ils ne veulent point l'aller trouver. Ô Dieu, que ne donnez-vous à tous vos Prêtres et à tous les Ministres de votre Sanctuaire un esprit intérieur ! Vous l'offrez à tous sans doute ; et il est manifesté dans la claire simplicité de votre Évangile : mais hélas ! ils s'y opposent par leur propre science. Ah ! Jésus-Christ n'est point connu ! Que ne puis-je le faire connaître aux dépens de ma vie !

Alors Hérode, ayant appelé les Mages en particulier, leur demanda avec grand soin en quel temps l'Étoile leur était apparue. Et, les envoyant à Bethléem, il leur dit : Allez, informez-vous exactement de cet enfant ; et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aie aussi moi-même l'adorer.

Tout ce soin qu'Hérode prend de s'informer des particularités de la naissance du Fils de Dieu est un artifice malicieux, et non pas un désir sincère de se convertir. La plupart des personnes d'autorité en usent de la sorte : ils veulent savoir ce qui se passe dans l'intérieur, dont ils ont ouï dire quelque chose, surtout que Jésus y *est né*, faisant semblant de l'y vouloir adorer : mais ce n'est qu'une feinte, par laquelle, sous une pitié apparente, ils cachent un zèle amer et une jalousie secrète.

Il n'est que trop vrai que la plupart des Directeurs ont jalousie contre Dieu même : et ne pouvant souffrir que Dieu soit l'unique conducteur, tant des Directeurs que des dirigés, à cause que cela leur semble diminuer leur autorité, ils sont jaloux de leur gloire contre la gloire de Dieu. Ils auront peine à l'avouer, cela paraissant horrible : mais les empressements, les inquiétudes, les bruits et les remuements qu'ils font paraître, lorsque tout ne réussit pas selon leur dessein, en sont des preuves assez visibles.

Ayant ouï ces parler du Roi, ils partirent : et aussitôt l'Étoile qu'ils avaient vue en Orient alla devant eux, jusqu'à ce qu'étant arrivée sur le lieu où était l'enfant, elle s'y arrêta.

Sitôt que ces saints Rois eurent appris le lieu où Jésus-Christ devait naître, ils partirent pour l'aller trouver. Une âme qui a quelque connaissance de Jésus-Christ par la foi n'a point de repos jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à lui. Cette Étoile, ou cette lumière de foi qui les avait conduits depuis leur conversion, se montre à eux de nouveau ; et elle marche la première comme un flambeau qu'il faut suivre, et non pas précéder. Mais lorsque la foi a conduit l'âme jusqu'à Jésus-Christ, l'ayant perdue en Dieu, elle *s'arrête là*, n'ayant plus de chemin à faire depuis qu'elle est arrivée à son terme. La foi lumineuse disparaît pour donner lieu à la foi nue : celle-là devenant inutile, et ses rayons aperçus n'étant plus nécessaires, depuis que Jésus-Christ, lumière éternelle, commence à paraître, quoiqu'encore enfant, la foi s'arrête pour laisser Jésus-Christ être toutes choses à l'âme.

Lorsqu'ils virent l'étoile, ils eurent une très-grande joie.

Comment se peut accorder ce passage avec celui qui le précède ? Il est dit dans celui-là que *l'Étoile les accompagnait et allait devant eux*, et celui-ci, que *lorsqu'ils la revirent, ils eurent une grande joie*. C'est qu'elle disparut pendant qu'ils furent dans Jérusalem ; mais sitôt qu'ils en partirent, elle se remit devant

eux. Cette conduite était la figure des vicissitudes de la foi : tant qu'elle n'est pas encore arrivée à sa parfaite nudité, ayant conduit l'âme à Jérusalem, qui marque son centre, elle ne se laisse plus découvrir à elle pour un temps, afin de l'accoutumer peu à peu à la nudité ; mais elle reparait encore pour conduire l'âme jusqu'à Dieu seul. Ce qui étant fait, la foi lumineuse, comme ayant fait son office, disparaît pour toujours, et donne lieu à la foi nue, qui unit l'âme à Dieu, et la conduit en lui d'une manière très sûre, mais très-imperceptible.

Et entrant dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère : et se prosternant en terre, ils l'adorèrent ; puis, ouvrant leurs trésors, lui présentèrent de l'or, de l'encens, et de la myrrhe.

Ces saints Rois, à la faveur de la foi, tantôt évidente, tantôt obscure et secrète, sont conduits jusques dans eux-mêmes, jusques dans le centre le plus profond de leur âme, où se découvre leur origine ; et là ils trouvent le divin Enfant, perdu et abîmé dans le sein de Dieu, qui est représenté par celui de sa Mère, sur lequel il repose. C'est donc là qu'ils lui font trois admirables offrandes, l'une de leur foi, l'autre de leur sacrifice même, et l'autre de leur abandon parfait. Ô secret ineffable ! sitôt que Jésus-Christ est découvert dans le sein de son Père, et que l'âme a trouvé ce sein adorable pour s'y perdre et abîmer, elle y découvre en même temps ce divin Enfant, qui l'a amenée jusques là pour la faire vivre de sa vie, qui est une vie toute simple et enfantine, mais également divine et innocente.

Ces premiers adorateurs de la gentilité adorèrent Jésus-Christ *en esprit et en vérité*, de la parfaite adoration *que le Père désire*, et qui leur fut communiquée divinement pour les rendre parfaits adorateurs. Ils ne dirent rien dans toute cette cérémonie, non plus que les trois personnes de l'adorable famille, JÉSUS, Marie, et Joseph. Tout se passa en foi et en silence dans cette maison de paix et de pain. Jésus-Christ a voulu naître à *Bethléem, maison de pain*, pour nous apprendre que dès lors il avait dessein de se faire pain pour être mangé des hommes. Ô admirable découverte que celle que l'âme fait de Jésus-Christ dans le sein de son Père ! Ah ! que Jésus-Christ est peu connu parmi les Chrétiens ! Ces Rois, qui furent les premiers appelés d'entre les gentils pour vivre de foi et d'intérieur, et pour être Chrétiens, furent aussi appelés à une haute connaissance de Jésus-Christ. Ce n'est pas être Chrétien que de ne pas connaître Jésus-Christ ; et ce n'est pas assez le connaître que de ne pas le découvrir *dans le sein de son Père*. C'est la fin et le bonheur du Christianisme que de connaître Jésus-Christ caché dans le sein de son Père, Jésus-Christ caché dans l'hostie sacrée, Jésus-Christ caché dans le centre de l'âme. Les trois *présents* que firent les Rois sont la vraie figure de l'état intérieur. L'*encens* marque cette prière sans prière qui se fait continuellement dans l'âme, sans même qu'elle s'en aperçoive, par son adhérence à Dieu, invariable en foi et amour. C'est comme une vapeur ou fumée d'encens, qui s'élève sans cesse vers le Ciel par l'ardeur de la Charité : c'est une prière qui approche beaucoup de celle du Ciel et par sa pureté, et par sa durée, n'ayant presque plus de mélange, ni d'interruption ; ainsi qu'il est dit, que *les vingt-quatre vieillards tiennent en main des vases d'or, pleins de parfums, qui sont les prières des saints*. Cette fumée sort d'un intérieur sacrifié, consommé et anéanti, dont la vapeur monte incessamment devant Dieu. Le feu sacré, qui brûle l'âme dans son fond, la fait fondre, et en fondant toujours plus, elle s'écoule en Dieu, et en s'écoulant elle ne laisse qu'une petite fumée, qui sort de cet incendie comme le parfum de sa prière et l'odeur de son sacrifice ; et qui, montant jusqu'à Dieu, s'abîme en lui-même : prière la plus pure, qui, fondant, pour ainsi dire, l'être de la créature, la fait passer avec impétuosité dans son centre qui est Dieu, ainsi que les fleuves se dégorgent dans la mer. C'est pourquoi l'Époux sacré, voyant son Épouse ainsi fondue par la véhémence de l'amour, disait d'elle : *Qui est celui-ci qui monte du désert comme une vapeur droite de fumée d'aromates* ¹ ? Ô l'agréable odeur devant Dieu que celle de cet encens qui, étant brûlé, fait que l'être de la créature est anéanti et sacrifié au seul et souverain être de Dieu !

La seconde offrande fut celle *de l'or*, qui est la figure de la pureté de l'amour, où l'âme purifiée de sa propriété, ainsi que l'or de toute impureté, est rendue propre à être unie à Dieu, qui est la Charité pure et

¹ Cant. 3. v. 6.

essentielle. Le troisième présent, qui est *la myrrhe*, marque la mort mystique, par laquelle il a fallu que l'âme ait passé avant que d'arriver à ces deux autres états, savoir, de pure et continuelle Prière, et de Charité parfaite.

Ayant reçu en songe un avertissement du ciel de n'aller point retrouver Hérode, ils s'en retournèrent par un autre chemin en leur pays.

Lorsque l'âme, comme il a été dit, est retournée à sa fin, et qu'elle est recoulée dans son origine, Dieu, qui la met dès lors dans la vie Apostolique par état, lui commande de *retourner* en son pays dans l'état extérieur, dans la mission de l'Apostolat, pour annoncer Jésus-Christ aux autres : mais il faut qu'ils y aillent *par un chemin bien différent* de celui par lequel ils sont venus. Depuis leur conversion, ils ont marché par le chemin du retour à Dieu, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés dans lui-même comme dans leur origine ; mais après qu'ils y sont arrivés, s'ils en sortaient pour reprendre le chemin du dehors, et s'ils s'en retournaient par la même voie qu'ils sont venus, à savoir, hors de Dieu et en eux-mêmes, quoique dans la recherche de Dieu, ils rentreraient dans leur voie de péché, qui ferait mourir Jésus-Christ nouvellement né dans leur cœur. Ils s'en retournent donc par le chemin de la Divinité, c'est-à-dire que, sans sortir de Dieu, ils vont partout, et sans danger, vu qu'ils y vont comme s'ils ne se remuaient point, et que toutes leurs démarches se font en Dieu même. C'est l'état divin et apostolique, où l'âme demeure en Dieu en unité parfaite, et sort au dehors pour toutes les volontés de Dieu.

Jeanne-Marie GUYON, *La Sainte Bible avec des explications
et réflexions qui regardent la vie intérieure*, 1683.